

# MATHILDE ET CLARA

Un texte inédit de Jean-François Sénéchal

Quand j'ai eu douze ans, on m'a greffé un rein. L'opération s'était bien déroulée, mais par la suite, mes parents ont continué de vouloir me protéger des mille et un dangers qui, selon eux, pesaient encore sur moi. Les médecins les avaient bien mis en garde contre les risques d'infection pouvant causer un rejet de la greffe. Il y avait aussi tous ces médicaments et ces rendez-vous de suivi pendant lesquels l'anxiété les gagnait. Ils souriaient, ils faisaient comme si tout allait bien, mais je sentais bien leur inquiétude.

Je ne pourrais pas dire que cette situation me dérangeait ou me pesait. J'aimerais dire le contraire et avoir été celle qui se révolte contre des parents surprotecteurs pour gagner sa liberté, mais ce n'était pas le cas. J'ai longtemps profité de cet abri sûr et confortable où j'étais épargnée de tout, même de la vie. Je pourrais même dire que l'hôpital, avec tout le temps que j'y avais passé pour mes dialyses, mes examens et mon opération, était devenu un deuxième chez moi.

C'est peut-être en partie pour cette raison que je suis devenue bénévole à l'hôpital quand j'ai eu dix-sept ans. Je veux dire pour garder un lien avec ce petit univers réconfortant qui voulait mon bien. Il faut dire aussi que j'avais moi-même profité de la présence de bénévoles à l'hôpital. Des bénévoles dont j'avais toujours apprécié le sourire et les bons mots.

Quand j'ai commencé mon bénévolat, j'ai fait la rencontre de Clara. Elle avait sept ans et venait de subir une opération aux yeux. Depuis sa naissance, Clara ne voyait que des formes floues et des ombres en teintes de gris. Après l'opération, les médecins devaient attendre quelques jours avant de juger de sa réussite. Si tout se passait comme prévu, la vision de

Clara serait de beaucoup améliorée. En attendant, elle portait de gros bandages sur les yeux. Je l'aidais à manger quand ses parents n'étaient pas là, ce qui était plutôt rare. Clara était bien entourée et ça paraissait dans la confiance qu'elle avait envers elle-même et les autres. Envers la vie en général. Bavarde, elle parlait de tout et de rien, ce qui prolongeait souvent l'heure du repas. Parfois, elle me demandait si je dormais ou si je l'écoutais encore tellement elle monologuait sans cesse. Elle me posait des questions de temps en temps, mais me laissait rarement le temps d'y répondre. Un jour, elle m'a demandé si j'avais déjà été hospitalisée. Sans même me laisser répondre, elle a exigé que je me couche sur son lit et que je ferme les yeux. Ce que j'ai fait.

Elle s'est mise à me toucher partout, des pieds à la tête. Clara semblait chercher quelque chose. Puis, ses mains se sont finalement attardées sur mon ventre. Elles se sont déplacées un peu, sur le côté gauche de mon torse. Je me suis raidie. Ses petites mains sont restées là, à tapoter la longue cicatrice qui s'y trouvait. Alors, elle m'a dit que j'étais morte. Que j'étais morte, mais qu'elle allait me faire revivre. Elle m'a caressé le visage, les paupières, les cheveux, en me répétant « tout va bien, tout va bien ». Puis elle a caressé ma tête en fredonnant doucement une chanson que je n'ai pas reconnue. J'étais si troublée que j'ai éclaté en sanglots. J'ai pleuré sans pouvoir m'arrêter, sans comprendre pourquoi. Je pleurais pendant que Clara caressait mes joues, mon front, mon nez, en me disant que tout allait bien.

Je ne sais pas pendant combien de temps je suis restée là, couchée sur son lit, à pleurer comme je n'avais jamais pleuré. Et lorsque j'ai enfin réussi à contrôler mes pleurs, Clara m'a dit que j'étais de nouveau vivante. Elle a longuement essuyé mon visage avec un bout de sa jaquette. Quand j'ai ouvert les yeux, elle était toujours penchée au-dessus de moi, souriante et pleine de confiance malgré les bandages qui couvraient ses yeux.

Je n'ai pas été capable de me lever tout de suite, comme si j'émergeais d'un sommeil profond. Je devais pourtant le faire, et quand j'y suis enfin arrivée, j'ai quitté l'hôpital sans attendre, sans parler à personne.

En marchant, j'essayais de comprendre ce qui s'était passé dans la chambre de Clara. Pourquoi j'avais réagi comme je l'avais fait. Je n'ai émergé de mes pensées qu'une fois arrivée au métro. Surprise, je me suis arrêtée pour regarder tous ces gens qui y entraient et qui en sortaient. Qui bougeaient, qui parlaient. Qui vivaient. J'avais l'impression de ne pas appartenir à ce monde, comme si j'étais encore au côté de Clara. Un monde étranger. Puis, quand j'ai été prête, je me suis avancé pour me fondre dans la masse des vivants.

Je n'ai jamais revu Clara. Quand je suis retournée à l'hôpital pour mon bénévolat, quelques jours plus tard, elle était partie. L'infirmière qui était là quand ses bandages ont été retirés m'a dit que Clara n'avait même pas semblé surprise ou soulagée de pouvoir enfin voir ce qui l'entourait. Elle n'aurait eu que ces quelques mots en allant regarder par la fenêtre de sa chambre : « Alors c'est vrai que le monde est si grand et si beau ». Ses parents avaient pleuré de joie.

Avant de quitter sa chambre, Clara avait remis quelque chose à l'infirmière. C'était un bout de son bandage qu'elle devait me donner : « C'est pour Mathilde. C'est pour l'aider. » C'est ce que l'infirmière a fait en me racontant toute l'histoire. Après, je me suis assise, troublée, pour regarder ce petit morceau de tissu blanc. Ce petit morceau de tissu qui me rappelait la confiance de Clara. Qui me rappelait que je devais être vivante. Oui, comme Clara, je voulais être confiante et vivante. Moi aussi, je voulais dire « le monde est si grand et si beau ». Et me sentir entièrement vivante en lui.